



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

8 | 2008

Varia

Anciens, Modernes et Sauvages, et l'écriture de l'histoire au Brésil au XIX^e siècle. Le cas de l'origine des Tupis

Temístocles Cezar

Traducteur : Dominique Boxus



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/110>

DOI : [10.4000/anabases.110](https://doi.org/10.4000/anabases.110)

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 43-65

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Temístocles Cezar, « Anciens, Modernes et Sauvages, et l'écriture de l'histoire au Brésil au XIX^e siècle. Le cas de l'origine des Tupis », *Anabases* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2011, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/110> ; DOI : [10.4000/anabases.110](https://doi.org/10.4000/anabases.110)

© Anabases

Anciens, Modernes et Sauvages, et l'écriture de l'histoire au Brésil au XIX^e siècle. Le cas de l'origine des Tupis

Temístocles CEZAR

« Du fait de la dépendance réciproque de la pensée et du mot, il est clair que les langues ne sont pas à proprement parler des moyens pour présenter une vérité déjà connue, mais, au contraire, pour découvrir une vérité auparavant inconnue. Leur diversité n'est pas due aux sons et aux signes : elle est une diversité des visions du monde elles-mêmes. »

Wilhelm von Humboldt, 1820 ¹.

Comparaison et parallèle

DANS SON TRAITÉ sur *Les figures du discours* publié entre 1821 et 1830, Pierre Fontanier définissait ainsi la *comparaison* : figure de style, la *comparaison* « consiste à rapprocher un objet d'un objet étranger, ou de lui-même, pour en éclaircir, en renforcer ou en relever l'idée par les rapports de convenance ou de disconvenance : ou si l'on veut, de ressemblance ou de différence ». Lorsque les relations sont de ressemblance, la comparaison est appelée *similitude* ; et *dissimilitude* lorsqu'elles sont de différence. La

¹ W. von HUMBOLDT, "Sur l'étude comparée des langues dans son rapport aux différentes époques du développement du langage", *Sur le caractère national des langues*, Paris, Seuil, 2002, p. 101.

plus commune des deux est la première, à savoir celle qui consiste à comparer par similitude. La *comparaison*, toujours selon Fontanier, se fait tantôt des hommes aux animaux, tantôt des animaux aux hommes, tantôt d'un objet moral à un objet physique ou à un autre objet moral, tantôt des objets de la nature aux objets de l'art, tantôt des grands aux petits et vice versa. Ainsi, selon la nature de l'objet, la comparaison peut être *morale, animale, physique, historique, mythologique*, etc. En définitive, il faut qu'elle réunisse les conditions suivantes : 1. elle doit être *juste* et *vraie* dans ses fondements ; 2. il faut que l'objet dont elle est extraite soit plus connu que celui qu'on veut faire connaître mieux ; 3. il importe qu'elle présente à l'imagination quelque chose de neuf, d'éclatant et d'intéressant ².

Relativement à la notion de *parallèle*, Fontanier est plus économe. Figure de pensée par développement, le *parallèle* consiste en deux descriptions consécutives ou mélangées par lesquelles on rapproche l'un de l'autre, sous leurs rapports physiques ou moraux, deux objets dont on veut montrer la ressemblance ou la différence ³. En termes d'heuristique, le *parallèle* est une forme particulière de la comparaison et les deux catégories se sont constituées comme une ressource linguistique fondamentale dans le contexte de la querelle des Anciens et des Modernes, et du *Sauvage* qui s'y trouve inséré, venant à y être pensé sous un angle particulier.

Anciens et Modernes

Nous pouvons affirmer avec une relative certitude que de tout temps ont existé des anciens, mais qu'il n'y a pas toujours eu des modernes. Il faut que les premiers soient pour que les seconds acquièrent une physionomie propre. Il est nécessaire que le temps intervienne et fasse ressortir la différence entre un hier et un aujourd'hui. C'est en lui ou grâce à lui que sont définis ce qui est moderne et ce qui est ancien ⁴.

La dyade n'est toutefois pas toujours antinomique : au Moyen Âge, *ancien* pouvait être équivalent à *traditionnel*, ce qui signifiait simplement une appartenance à un passé ou à l'Antiquité ; *moderne* pouvait ne désigner que ce qui était *récent* ou *nouveau* ⁵. Ainsi, dans les sociétés dites traditionnelles, les notions d'antiquité, d'ancienneté ou de vieillesse étaient entendues comme des dépositaires de la mémoire collective, des garanties d'autorité et de propriété. Néanmoins, de même qu'existait le respect à l'égard de la vieillesse, existait aussi l'irrespect ou la méfiance par rapport à la décrépitude. Dans

² P. FONTANIER, *Les figures du discours* (1830), Paris, Flammarion, 1977, p. 377-379.

³ *Idem*, p. 429-431.

⁴ G. LENCLUD, "Traversées dans le temps", *Annales HSS*, 2006, 5, p. 1060 ; J. R. ARMOGATHE, "Une ancienne querelle", in A.-M. Lecocq (édition établie par), *La querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Gallimard, 2001, p. 801.

⁵ J. LE GOFF, "Antique (ancien) / moderne", *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 59-60.

ce sens, Benveniste rappelle que *gérôn* (vieillard) devait être mis en rapport avec le sanscrit *jarati* (*rendre décrépité*) : « Certes la vieillesse est entourée de respect ; les vieillards forment le conseil des anciens, le sénat ; mais jamais les honneurs royaux ne leur sont rendus, jamais un vieillard ne reçoit un privilège royal, un *gérās* au sens précis du terme ⁶ ». Chez Hésiode, nous lisons que l'Âge d'Or et l'Âge d'Argent sont ceux de la vitalité, tandis que l'Âge de Bronze et l'Âge des Héros sont ceux qui ignorent la jeunesse autant que la maturité, l'Âge du Fer étant celui de la vieillesse. Dans les métaphores des âges de la vie, l'*ancien* participe donc de l'ambiguïté d'un concept qui oscille entre le savoir et la sénilité ⁷.

Quant au vocable *moderne*, on observe que son usage devient constant à partir de la chute de l'Empire Romain au V^e siècle. Dérivé de l'adverbe *modo* (*récemment*) – de la même manière que le mot *hodiernus* (aujourd'hui) dérive de *hodie* –, l'adjectif *modernus* (*récent*) voit son sens glisser vers le sens de *maintenant, actuel, présent* ⁸. L'apparition de la notion de *modernus* permet donc que se développe sa mise en parallèle avec la notion d'ancien – et aussi les querelles qui se succéderont en leurs noms. D'après François Hartog, ces premiers modernes sont « les gens du jour », qui se contentent d'établir une frontière (mobile) par rapport aux anciens : celle de l'actuel. En revanche, les modernes subséquents seront habités par l'idée de futur ⁹.

À la différence des couples grec/barbare ou chrétien/païen analysés par Reinhart Koselleck, le couple ancien/moderne – toujours selon Hartog – ne relève pas d'une définition territoriale (hormis dans les milieux académiques). Tout y dépend en effet de la temporalité : elle « traduit pour une culture, une des formes de son rapport au temps, une manière de redistribuer le passé, proche ou lointain, de lui faire une place sans lui abandonner toute la place ¹⁰. »

Les diverses querelles entre les partisans des Anciens et ceux des Modernes commencent approximativement avec Pétrarque, au XIV^e siècle, et s'étendent jusqu'au XVIII^e siècle. Plusieurs noms illustres sont concernés : Montaigne, Malebranche, La Bruyère, Perrault, Swift, Fénelon, Vico, Madame Dacier, et même Voltaire et Winckelmann. Les Anciens ne voient chez leurs adversaires que la décadence ; à l'inverse, ces derniers ou bien proclament l'égalité des deux époques, ou bien présentent les modernes comme les bénéficiaires de l'accumulation des connaissances et des expériences passées, ou bien invoquent l'idée d'un progrès qualitatif. Ces débats sont dès

⁶ É. BENVENISTE, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, II, *Pouvoir, droit, religion*, Paris, Éd. Minuit, 1969, p. 48-49.

⁷ Hésiode, *Les travaux et les jours*, v. 105-201.

⁸ E. R. CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, PUF, 1956, p. 399.

⁹ F. HARTOG, *Anciens, modernes, sauvages*, Paris, Galaade, 2005, p. 27.

¹⁰ HARTOG, *op. cit.*, p. 28. Voir aussi : R. KOSELLECK, «La sémantique historico-politique des concepts antonymes asymétriques», *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éd. EHESS, 1990, p. 197-216.

lors aussi des manifestations et des interrogations touchant à l'écriture de l'histoire et aux expériences temporelles, dont les heurts et les quiproquos récuse, nient ou instaurent des ordres du et dans le temps ¹¹.

Sauvages

« Notre monde vient d'en trouver un autre ». Ainsi Montaigne reconnaît-il, presque un siècle après, le Nouveau Monde ¹². Très vite, la présence d'un tiers s'est installée entre les Anciens et les Modernes : le *Sauvage*. Pour les partisans des Anciens, cette présence n'est pas nécessairement incommode, car les Anciens auraient été les premiers à décrire ou à penser la sauvagerie. De quel œil voir les Sauvages du Nouveau Monde sinon, initialement, d'un œil ancien, en leur concédant une reconnaissance par cette vision même, grâce à la mobilisation du savoir accumulé sur les Barbares et les non-Grecs depuis Hérodote jusqu'à Pline l'Ancien ? Cette opération intellectuelle « attentive aux ressemblances ainsi qu'aux différences et, plus encore, aux âges, positionnant les uns et les autres sur une échelle du temps » détermine celle de l'évolution ¹³. Aussi, à la question, pourtant plus précise, de savoir si les Anciens connaissaient ou non l'Amérique correspond désormais une controverse nouvelle qui oppose entre eux géographes, cosmographes, philologues, érudits et hommes de lettres en général, et qui traverse les XVI^e et XVII^e siècles ¹⁴.

Le recours aux Anciens, indépendamment des débats qu'il peut occasionner, permet l'insertion des natifs du Nouveau Monde dans un réseau de références connues des Européens, qui rationalisent l'enchantement initial, cette expérience associée au merveilleux qui, selon Stephen Greenblatt, est provoqué par la *découverte* et qui, d'une certaine manière, contribue à *domestiquer* les Sauvages ¹⁵. Caractérisé par des simili-

¹¹ C'est ce qu'a fort bien démontré récemment L. YILMAZ, *Le temps moderne. Variations sur les Anciens et les contemporains*, Paris, Gallimard, 2004. Concernant la querelle, parmi les multiples références relatives au sujet, je me suis fondé sur : P. HAZARD, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Fayard, 1961, p. 37-56 ; pour une approche différente, voir M. FUMAROLI, "Les abeilles et les araignées" (p. 7-218) et J. R. ARMOGATHE, "Une ancienne querelle" (p. 801-849), in A.-M. Lecocq, *op. cit.* ; voir aussi B. KRIEGEL, "La querelle des Anciens et des Modernes et l'histoire philosophique", *L'histoire à l'âge classique. II. La défaite de l'érudition*, Paris, PUF, 1996, p. 269-280 ; et J. DEJEAN, *Ancients against Moderns : Culture Wars and the Making of a Fin de Siecle*, Chicago, The University of Chicago Press, 1997.

¹² Montaigne, *Essais, Des coches*, 1588, L. 3, 6.

¹³ HARTOG, *op. cit.*, 2005, p. 34-35.

¹⁴ G. AUJAC, "Les Anciens connaissaient-ils l'Amérique ? Une question controversée aux XVI^e et XVII^e siècles", *Anabases. Traditions et réception de l'Antiquité* 1 (2005), p. 163-191.

¹⁵ S. GREENBLATT, *Marvelous possessions. The wonder of the new World*, Oxford, Oxford University Press, 1991. Le livre d'André Thevet, *Les singularités de la France Antarctique*, de 1557, œuvre qui fut rédigée en compagnie de l'helléniste Mathurin Héret, est un

tudes ou des prises de distance, le parallèle entre les Anciens et les Sauvages acquiert la condition d'un instrument heuristique, surtout pour les Modernes, dont l'effet est l'idée, nouvelle et importante, qu'il existe une analogie entre l'éloignement dans l'espace et la distance dans le temps : « car "voir" les Sauvages, les décrire en mobilisant des références antiques, conduit, sans même qu'on s'en rende compte, à une mise à distance des Anciens. On appréciera presque physiquement la distance qui nous en sépare, et pourra s'ouvrir le chemin de la différence moderne des temps. Entre les Anciens et nous, il finira par y avoir un océan¹⁶ ! ».

L'entrée en scène des Sauvages n'a dès lors pas été totalement déstabilisatrice de la relation entre les Anciens et les Modernes. L'intégration du Sauvage au sein de la dispute passe en résumé par la querelle, dont les fondements se trouvent dans la *Politique* d'Aristote, touchant à la problématique de l'esclavage naturel et à celle de la nature infantile des Indiens – autrement dit, à ce qui pourrait garantir à ceux-ci une place dans l'humanité¹⁷. Alors que Lafitau, Rousseau et Chateaubriand, de manière différente, réfléchissent sur cette condition depuis les origines (sous l'angle de la religion primordiale, par exemple), jusqu'aux possibilités d'assimilation ou de retour à la vie sauvage, Voltaire, de son côté, dans le sillage de Descartes, écarte la possibilité qu'un homme moderne puisse ne pas vivre dans un type de société qui ne fût pas régi par la raison : une nouvelle fois, la sauvagerie vient à s'opposer à la civilisation¹⁸.

Les Sauvages dans une rhétorique de la nationalité brésilienne

Au Brésil, il n'y a pas eu de querelle entre des Anciens et des Modernes. Du moins, pas dans les termes ébauchés dans cette rapide synthèse. Or les Brésiliens sont sérieusement impliqués dans l'introduction de l'élément qui définit l'asymétrie du couple. Leurs *Sauvages* ou leurs *Indiens* viennent redynamiser la triangulation à partir du XIX^e siècle et participent donc à la production d'un discours qui était destiné à convaincre les

exemple notable de l'utilisation de la comparaison entre les anciens et les sauvages, visant l'incorporation de ces derniers au monde de ceux-là : je traite de ce sujet dans T. CEZAR, "Thevet e Lery : visão, crença e história no Brasil do século XVI. Ensaio sobre historiografia e relatos de viagem", *Ciências & Letras* 37 (2005), p. 27-43.

¹⁶ HARTOG, *op. cit.*, 2005, p. 38.

¹⁷ Sur ces questions, voir A. PADGEN, *The fall of natural man*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 27-108.

¹⁸ J. F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains, comparées aux premiers temps* (1724), Paris, La Découverte, 1994 ; J.-J. ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1754 ; F.-R. CHATEAUBRIAND, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la révolution française* (1826), Paris, Gallimard, 1978 ; R. DESCARTES, *Discours de la méthode* (1637), Paris, Flammarion, 1966, p. 36-37 ; VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1755), Paris, Garnier, 1963, t. 1, p. 23-25.

Brésiliens qu'ils partageaient un passé commun ainsi que le présent d'une même identité. L'expression *rhétorique de la nationalité* paraît commode pour définir un tel discours, dont la caractéristique est la dispersion de ses éléments constitutifs¹⁹. L'histoire et la géographie, qui passaient par de profondes et importantes modifications épistémologiques – il s'agissait le plus souvent de tentatives visant à les maintenir dans les limites de ce que devait être la science au XIX^e siècle (il en allait de même de la littérature, et un peu plus tard de l'ethnographie) –, cherchaient non seulement à singulariser cette *rhétorique de la nationalité*, autrement dit à contenir et à résister face à la dispersion du discours, mais aussi à se constituer en tant que champs de savoir capables d'expliquer l'existence d'une nation formée au cours du temps par des *Brésiliens*²⁰.

La définition de l'origine nationale, à savoir « Qui sommes-nous ? » et « D'où venons-nous ? », était pour l'écriture de l'histoire brésilienne des années 1800 à la fois un problème théorique et une aporie : un problème théorique parce qu'il fallait résoudre les deux questions en même temps ; une aporie parce que l'une et l'autre glissaient constamment vers le commencement de la chaîne cognitive qui devait établir les conditions et les limites du débat. De la sorte, tandis que la première question – « Qui sommes-nous ? » – était traversée par des polémiques philosophiques, littéraires ou prétendument scientifiques empêchant la viabilité de la matérialisation d'une proposition définitive, la deuxième – « D'où venons-nous ? » – impliquait des démarches susceptibles de justifier les spéculations et d'ouvrir les *vrais* chemins de la formation de l'être brésilien.

En plein XIX^e siècle, il semblait difficile aux hommes de lettres de nier la nature composite de ce qu'ils voyaient : une société résultant de la présence et du croisement de l'Européen, de l'Africain et de l'Indien. L'heure n'est pas ici de raconter l'histoire de ce processus du métissage, qui s'est imposé en dépit des volontés des uns et des autres. Par rapport à la certitude que les Portugais étaient venus d'Europe et les Noirs d'Afrique faisait pendant une question : et les Indiens ? Étaient-ils des autochtones ou des immigrants, ou encore : étaient-ils des *envahisseurs* ? Étaient-ils des Anciens ou des Modernes ?

Les Sauvages dans l'histoire du Brésil

Sous cet angle spécifique, la dissertation de Karl von Martius sur la façon dont l'histoire du Brésil devrait être écrite est un texte décisif²¹. Son plan prévoyait l'étude de

¹⁹ M. FOUCAULT, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

²⁰ J'ai essayé d'analyser quelques-uns des éléments constitutifs de cette *rhétorique de la nationalité* dans T. CEZAR, *L'écriture de l'histoire au Brésil au XIX^e siècle. Essai sur une rhétorique de la nationalité. Le cas Varnhagen*, Paris, EHESS, Thèse de Doctorat, 2002, 636 p.

²¹ K. von MARTIUS, "Como se deve escrever a história do Brasil", *Revista do IHGB*, 1844, p. 389-411.

quatre grands thèmes : 1. Idées générales sur l'histoire du Brésil ; 2. Les Indiens et leur histoire comme partie de l'histoire du Brésil ; 3. Les Portugais et leur rôle dans l'histoire du Brésil ; 4. La race africaine et ses rapports avec l'histoire du Brésil. Cet ordre était à lui seul révélateur, car il mettait en évidence un temps : les Indiens sont arrivés avant les Portugais²². Cependant le projet de Martius était loin de refléter un consensus intellectuel autour de la question. Hormis peut-être le *Résumé de l'histoire du Brésil*, publié en 1825 par Ferdinand Denis, et qui consacrait le premier chapitre aux « nations sauvages rencontrées au Brésil au moment de la conquête²³ », les autres histoires et traités sur le Brésil commençaient selon une organisation thématique différente. Ainsi, dans l'*Histoire du Brésil (1500-1627)* écrite par le Frère Vicente do Salvador et datée de 1627, l'histoire indienne ne débutait qu'au douzième chapitre du premier livre²⁴. L'*Histoire de l'Amérique portugaise* écrite par Sebastião da Rocha Pita et publiée à Lisbonne en 1730 présentait un modèle similaire : d'abord une notice à propos « de l'état où se trouvait l'empire lusitain », puis « la découverte du Brésil ». Certes, les Indiens figuraient au livre premier, mais après des observations géographiques, cartographiques, zoologiques et autres²⁵. Robert Southey, dans son *History of Brazil* (1810), donnait aussi des informations sur les Indiens dès le premier chapitre, mais il commençait par le voyage de Vicente Pinzon et de Pedro Álvares Cabral²⁶.

Cependant l'exemple le plus édifiant ne vient pas de la période antérieure à Martius, mais bien de l'*Historia geral do Brazil* publiée en 1854 par Francisco Adolfo de Varnhagen (1816-1878), l'historien brésilien le plus important du XIX^e siècle²⁷. Son

²² T. CEZAR, "Como deveria ser escrita a história do Brasil no século XIX. Ensaio de história intelectual", in S.J. Pesavento (sous la direction de), *História cultural. Experiências de pesquisa*, Porto Alegre, Editora da Universidade (UFRGS), 2003, p. 182. Voir aussi M. S. MAGALHÃES, "História e natureza em von Martius : esquadrinhando o Brasil para construir a nação", *História, Ciências, Saúde* 7, 2 (2000), p. 391-413.

²³ F. DENIS, *Résumé de l'histoire du Brésil, suivi du résumé de l'histoire de la Guyane*, Paris, Lecoq & Durey, 1825.

²⁴ F.V. SALVADOR, *História do Brasil*, Belo Horizonte, Editora Itatiaia, 1982. Cet ouvrage n'a été publié intégralement qu'en 1888 dans les *Annales de la Bibliothèque nationale* de Rio de Janeiro, volume XIII.

²⁵ S.R. PITA, *História da América portuguesa* (1730), Belo Horizonte, Itatiaia/EDUSP, 1976, p. 19-44.

²⁶ R. SOUTHEY, *History of Brazil*, London, Longman, vol. I (1810). Dans le premier chapitre, il décrit « the appearance of the natives » (p. 12) et le « cannibalisme of the natives » (p. 15-18).

²⁷ Historien et diplomate né en 1816 à Sorocaba, dans la région de São Paulo, au sud-est du Brésil, fils d'un ingénieur allemand et d'une mère dont la nationalité n'a pas encore été précisée (elle serait brésilienne ou portugaise), Varnhagen a résidé peu de temps dans son pays. À sept ans, il partit pour Lisbonne où il reçut sa première formation scolaire. En 1842, il fut nommé à la chancellerie brésilienne au Portugal, ayant pour mission de mener des recherches sur des sources possibles pour une histoire et une géographie nationales. Auteur d'une œuvre vaste, il est aujourd'hui considéré comme l'historien brésilien le plus

ouvrage débute par « l'origine de la découverte de l'Amérique » et les Indiens n'apparaissent qu'au huitième chapitre²⁸. Dans la deuxième édition de l'ouvrage, en 1877, probablement en fonction de la polémique tramée au sein de la *Société de Géographie* à Paris à l'initiative du géographe français Armand D'Avezac, lequel avait sévèrement critiqué le choix de Varnhagen, ce dernier modifia l'ordre de ses chapitres²⁹. Ainsi le chapitre VII consacré à la « Description du Brésil » et le chapitre VIII intitulé « Des Indiens du Brésil en général » de la première édition deviennent respectivement les chapitres I et II de la publication de 1877. Varnhagen prend soin de se justifier en expliquant qu'il a prévenu ses lecteurs dès la première édition de son *História geral* dans une note à la fin du tome I, où il est mentionné que les chapitres compris entre le VII^e et le X^e pourraient être déplacés au début de l'ouvrage sans rien altérer de l'harmonie de ce dernier. La disposition originale aurait été conçue parce qu'elle lui avait paru alors être la voie la plus correcte pour une intégration du Brésil à l'histoire de l'humanité³⁰.

En 1877, Varnhagen pense au contraire que les Sauvages peuvent être les figurants initiaux de son histoire sans problème aucun ; l'on doit néanmoins rappeler que faire des concessions n'est pas un trait marquant de la personnalité de l'auteur. En 1876, l'historien – qui était alors viconte de Porto Seguro – croyait avoir enfin résolu le problème de l'origine des Indiens brésiliens. Il n'y avait plus de problème théorique en jeu, ni non plus d'aporie. Tranquille dans sa solide position anti-romantique et anti-indianiste, Varnhagen avait prouvé, tout au moins à lui-même, au moyen de l'histoire, de l'ethnographie et de la philologie comparée, la vraie origine des Sauvages du Brésil : elle se situait là-bas, dans quelque lieu lointain du monde ancien, probablement du côté des Égyptiens.

L'origine des Indiens et le commencement de l'ethnographie au Brésil

L'origine des Indiens brésiliens est une question qui accompagne Varnhagen depuis le commencement de sa carrière. Au début de 1840, au Portugal, ayant eu vent des débats

important du XIX^e siècle. Il reçut de Dom Pedro II les titres de baron de Porto Seguro (1872) et de viconte de Porto Seguro (1874), et mourut comme ministre plénipotentiaire à Vienne en 1878, âgé de 62 ans. Sur la vie et l'œuvre de Varnhagen, voir T. CEZAR, "Varnhagen in movement. A Brief Anthology of an Existence", *Topoi, Scielo Social Science* 3 (2007), <http://socialsciences.scielo.org>.

²⁸ F. A. VARNHAGEN, *Historia Geral do Brazil*. Madrid, Imprensa da V. de Dominguez, 1854.

²⁹ A. D'AVEZAC, "Sur l'histoire du Brésil. Examen critique d'une nouvelle *Histoire Générale du Brésil*", *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Chez Arthus-Bertrand, août et septembre, 1857, p. 97-98.

³⁰ Voir F. A. VARNHAGEN, *Historia geral do Brazil. op. cit.*, 1854, note à la fin, n° 44, p. 446 et F. A. VARNHAGEN, *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil ou Analyse critique du rapport de M. D'Avezac sur la récente Histoire Générale du Brésil*, Paris, Imprimerie de L. Martinet, 1858, p. 62-64.

en cours au sein du pouvoir législatif au sujet d'une loi autorisant le rapatriement de Brésiliens vivant à l'étranger, Varnhagen prépare ses valises et s'embarque pour le Brésil. En attendant que fût votée la loi, l'historien profita du « temps pour faire un voyage à l'intérieur de l'Empire, ce qui non seulement [lui] prodigua diverses connaissances naturelles, mais encore enracina en [lui] des sentiments de patriotisme à la vue des lieux de [s]on foyer et de [s]es amis d'enfance³¹ ». Durant ce voyage au Brésil, une expérience marqua sa vie de façon décisive : le contact avec les *Sauvages*. Jusqu'alors, il avait ressenti une certaine sympathie pour les Indiens, causée surtout par la lettre de Pero Vaz de Caminha, un « récit ingénu et circonstancié adressé au roi » par un « témoin oculaire », ainsi que l'écrivait son auteur dans une *Chronica do descobrimento do Brazil*³². Or Varnhagen vint à avouer : « ma conversion, mon horreur de la sauvagerie naquit en moi au milieu de nos *sertões* et en présence, dirons-nous, de cette même sauvagerie ». Se trouvant en compagnie de muletiers, il aurait été menacé par des Indiens « rien moins que sur la route royale », explique-t-il au moment de sa polémique avec l'historien João Francisco Lisboa. L'épisode fut si impressionnant pour lui que « les illusions dont il avait enveloppé son esprit au sein des grandes villes se dissipèrent en un seul jour, de la même manière que ce qui arriva à certains politiques français qui, durant toute leur vie, furent des ultra-philanthropes en théorie et furent forcés de se convertir à des idées plus positives et plus réelles devant les atrocités de Robespierre et de Marat, et plus près de nous les scènes de 1848³³ ». Évinçant Rousseau, Varnhagen

³¹ Lettre à Joaquim Heliodoro da Cunha Rivara datée de Lisbonne le 2 juin 1843, F. A. VARNHAGEN, *Correspondência ativa*, colligée et annotée par Clado Ribeiro Lessa, Rio de Janeiro, INL/MEC, 1961, p. 100-101.

³² Le récit de Pero Vaz de Caminha est une lettre adressée au suzerain portugais Dom Manuel ; la *découverte* du Brésil y est relatée au jour le jour, depuis le 22 avril, date de l'arrivée de Pedro Álvarez Cabral au Brésil, jusqu'au 1^{er} mai de l'an 1500 : voir *Les premiers témoignages*, choisis et présentés par Ilda Mendes dos Santos (1500-1530), Paris, Chandeigne, 2000, p. 41-73. La *Chronica do descobrimento do Brazil* est un texte de fiction de Varnhagen, dont la base est la lettre de Caminha : voir F. A. VARNHAGEN, «Chronica do descobrimento do Brazil», *O Panorama : jornal litterario e instructivo da Sociedade propagadora dos conhecimentos uteis*, Lisboa, 4, 1840, p. 21. Pour une analyse de l'importance de cette fiction de Varnhagen, voir les commentaires de Flora Sussekind, qui situe le texte dans une perspective plus vaste, celle de la construction de la figure du narrateur de fiction dans la production littéraire brésilienne des années 30 et 40 du XIX^e siècle : F. SUSSEKIND, *O Brasil não é longe daqui : o narrador, a viagem*, São Paulo, Companhia das Letras, 1990, p. 19-20, 33-34, 179, 184-186. Concernant *O Panorama* et l'œuvre de Varnhagen, voir T. M. MOREIRA, «Varnhagen e a história da literatura portuguesa e brasileira», *Revista do IHGB* 275 (1967), p. 155-169 (surtout les p. 157-158).

³³ F. V. VARNHAGEN, *Os Índios bravos e o Sr. Lisboa, Timon* 3°. Par l'auteur de l'*Historia geral do Brazil*. Brochure et note G aux numéros 11 et 12 du *Jornal de Timon*, Lima, Imprensa Liberal, 1867, p. 36-38. La critique de J. F. Lisboa se trouve dans «Sobre a escravidão e a *Historia geral do Brazil*», *Obras de João Francisco Lisboa*, v. 3, 1866, note C, p. 468-515. Pour des données sur la polémique, voir B. MAGALHÃES, «Varnhagen», *Revista da*

devint ainsi par la suite un virulent adversaire du romantisme indianiste – le dangereux *brésilianisme caboclo* (de composante *indigène*, donc indienne) –, qu’il disait ne point aduler « servilement comme certains autres ³⁴ ».

Dès les années 1840, Varnhagen commença une véritable opération de déconstruction des arguments indianistes : surtout ceux qui revendiquaient le droit des Indiens à la propriété du territoire américain, ces derniers étant nés en ces lieux lors de l’arrivée de l’Européen. Il s’avérait donc nécessaire d’étudier ces Indiens, de les connaître, de savoir qui ils étaient et comment ils étaient arrivés là-bas. Ainsi, durant cette période, parut dans la *Revista do Instituto Histórico e Geográfico do Brasil (IHGB)* l’article intitulé “Mémoire sur la nécessité d’une étude et d’un enseignement des langues indigènes du Brésil”, dans lequel l’auteur suggérait au gouvernement de diffuser partout dans le pays des écoles tournées vers les diverses langues indigènes, et proposait à l’*IHGB* de créer une section d’Ethnographie indigène ³⁵. En partant de la classification des langues, il devenait possible de « déduire l’histoire des invasions et des transmigrations des peuples aborigènes ³⁶ ». Dans une lettre de 1849, également publiée par la *Revue de l’IHGB*, Varnhagen voulut montrer que les migrations des Indiens avaient pour coordonnée d’origine le Nord, et non le Sud ainsi que le proposait Martius ³⁷. En 1854, dans le premier volume de son *História geral do Brasil*, il établit la comparaison suivante : « Les Tupis sont les Jasons de notre mythologie, ils sont les Phéniciens de notre histoire antique, ils sont les envahisseurs normands des temps barbares ³⁸. » En d’autres mots, ils faisaient partie d’une ordonnance temporelle analogue à celle de l’évolution occidentale. Participaient-ils pour autant de l’histoire ? Dans le deuxième tome de l’*História geral* publiée en 1857, en guise d’introduction au volume, parut “Les Indiens devant la nationalité brésilienne”, texte de contestation par rapport à la conception indianiste, principalement celle du poète et historien Gonçalves

Academia Brasileira de Letras XIX, 81 (1928), p. 92-136 (surtout les p. 123-129). Voir aussi l’appréciation de S. B. SCHWARTZ, “Francisco Adolfo de Varnhagen : diplomate, patriote, historien”, *The Hispanic American Historical Review* XLVII, 2 (1967), p. 185-202 (surtout p. 198-199) ; voir encore A. WEHLING, *Estado, história e memória : Varnhagen e a construção da identidade nacional*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1999, p. 164-165.

³⁴ Lettre de Varnhagen à Dom Pedro II, datée de Madrid le 24 septembre 1856, *Correspondência ativa*, op. cit., p. 235.

³⁵ Sur la question, voir K. KODAMA, *Os filhos das brenhas e o Império do Brasil : a etnografia no IHGB (1840-1860)*, PUC-RJ, Thèse de Doctorat, 2005, p. 74-81. Voir aussi : R. TURIN, “A ‘obscura história’ indígena. O discurso etnográfico no IHGB (1840-1870)”, in M. S. MAGALHÃES (sous la direction de), *Estudos sobre a escrita da história*, Rio de Janeiro, 7Letras, 2006, p. 86-113.

³⁶ F. A. VARNHAGEN, “Memoria sobre a necessidade do estudo e ensino das línguas indígenas do Brasil”, *Revista do IHGB*, III, 1841, p. 53-63.

³⁷ F. A. VARNHAGEN, “Ethnografia indígena, línguas, emigrações e archeologia – Padrões de mármore dos primeiros descobridores”, *Revista do IHGB*, 1849, p. 366-376.

³⁸ *Historia geral do Brasil*, I, p. 96.

de Magalhães, où Varnhagen affirmait catégoriquement que « les Tupis n'étaient rien d'autre que les derniers envahisseurs du territoire aujourd'hui brésilien », fait prouvé selon lui par « les plus anciennes traditions que nous avons recueillies³⁹ ».

La préoccupation de Varnhagen était de démontrer la pertinence du parallèle historique avec le monde antique, sans recourir à l'histoire, mais bien à la philologie et à l'ethnographie, cette dernière étant considérée par lui comme la science correcte et conforme à ses conceptions théoriques pour une étude des *Sauvages*, peuple qu'il concevait comme appartenant à « l'enfance », autrement dit comme étant dépourvu d'une histoire : « seulement l'ethnographie ». « L'enfance de l'humanité dans l'ordre moral, comme celle de l'individu dans l'ordre physique, est toujours accompagnée de petitesse et de misères. – Et que cette prévention serve à tout lecteur non brésilien qui délibérément ou en raison de l'enfance de sa nation pourrait penser à s'enorgueillir à la lecture des quelques pages flatteuses qui vont suivre⁴⁰. » Situer l'histoire et l'ethnographie comme des champs de savoir distincts par leurs objectifs, leurs méthodes et leur dimension morale était un premier mouvement vers l'exclusion intellectuelle du Sauvage, hors de l'espace contemporain et vers son inclusion dans un autre ordre du temps, où il serait par hypothèse plus compréhensible et donc susceptible d'être appréhendé et dominé.

³⁹ *Historia geral do Brazil*, II, 1857, p. XVI. Domingos José Gonçalves de Magalhães fut considéré comme le fondateur du romantisme brésilien avec l'ouvrage *Suspiros poéticos e saudades* publié à Paris en 1836. Le but du livre était : « d'élever la poésie à la sublime source dont elle émane, venger la poésie des profanations du vulgaire, en n'indiquant pour le Brésil qu'une nouvelle voie pour les futurs talents », D. J. G. MAGALHÃES, *Suspiros poéticos e saudades*, Paris, Dauvin et Fontaine Librairies, 1836, p. 3 et p. 16. La bonne voie était de retourner vers le monde sauvage : « Adieu fictions d'Homère », dit-il. Pour cela, il faut rompre avec les modèles anciens et cesser de les utiliser comme pôles de comparaison. Ainsi lit-on dans un autre texte, *Essai sur l'histoire de la littérature du Brésil*, paru aussi en 1836 : « aujourd'hui encore, on admire le si célèbre ciel de la Grèce et de l'Italie, qui a inspiré Homère et Pindare, Virgile et Horace. Nous vîmes le ciel qui couvre les ruines du Capitole et du Colisée. Il est beau ce ciel-là, mais celui du Brésil ne lui est en rien inférieur ! », D. J. G. MAGALHÃES, "Ensaio sobre a história da literatura do Brasil", *Nitheroy, Revista Brasiliense, de ciencias, letras e artes*, t. I, n° 1, Paris, Dauvin et Fontaine Libraires, 1836, p. 132-159. La réplique de Gonçalves de Magalhães parut en 1860 : D. J. G. MAGALHÃES, « Os indígenas do Brasil perante a história », *Revista do IHGB*, 23, 1860, p. 3-66. Sur ce sujet, voir : P. PUNTONI, "A Confederação dos Tamoyos de Gonçalves de Magalhães. A poética da história e a historiografia do Império", *Novos Estudos Cebrap* 45 (1996), p. 119-130.

⁴⁰ *Historia geral do Brazil*, I, p. 107-108. Toutefois, ainsi que l'explique James Clifford, « à la fin du XIX^e siècle, rien ne garantissait *a priori* le *status* de l'ethnographe comme étant le meilleur interprète de la vie native » : J. CLIFFORD, "Sobre a autoridade etnográfica", *A experiência etnográfica : antropologia e literatura no século XX*, Rio de Janeiro, Editora da UFRJ, 2002, p. 22.

Les Sauvages brésiliens dans le monde ancien

La réponse apparaît dans l'ouvrage énigmatique intitulé *L'Origine Touranienne des Américains Tupis-Caribes et des Anciens Égyptiens. Indiquée principalement par la philologie comparée : traces d'une ancienne migration en Amérique, invasion du Brésil par les Tupis*, publié à Vienne en 1876, donc deux ans avant la mort de son auteur. Selon lui, « en étudiant, depuis maintes années, l'ethnographie des Tupis, envahisseurs de presque toute l'Amérique orientale, et en observant surtout leurs armes et canots de guerre, leur industrie agricole et céramique, et plus encore le mécanisme de leur langue, quoique appauvrie dans la bouche de gens retombés dans la barbarie et le *sauvagisme*, ils se présentaient continuellement à mon esprit comme un peuple provenant de l'ancien continent ⁴¹. »

Il existe deux éditions différentes de l'ouvrage – qui comprennent d'ailleurs des modifications dans le titre – publiées la même année. Une d'elles, sans doute la première, était remplie de fautes de langue et dépourvue de conclusion ⁴². Une comparaison avec le deuxième tirage fait voir la hâte de l'auteur à présenter son travail au public. En effet, en dépit d'une révision de l'introduction et des huit chapitres, et bien que l'auteur ait ajouté une conclusion, l'édition postérieure est toujours écrite dans un français passible de maintes corrections ⁴³. Par ailleurs, j'ai cherché à vérifier les sources citées par Varnhagen. Si, pour ce qui a trait à l'ethnographie indigène, le viconte de Porto Seguro se sert des récits de Jean de Léry, Gabriel Soares de Sousa, Hans Staden, Claude d'Abbeville, Yves d'Evreux, etc., la *méthode* philologique provient, comme il se doit, de la tradition de Humboldt. Cependant la bibliographie ne se restreint pas ici à l'auteur allemand, mais s'étend aussi à des sources anglaises, françaises et latines, dont j'ai pu vérifier la provenance.

Varnhagen était alors âgé de soixante ans et avait déjà publié pratiquement toute son œuvre. De ce fait, l'ouvrage sur l'origine des Tupis s'insère dans un cadre de recherches destinées à appuyer une argumentation ébauchée tout au long de sa vie. Dès lors, *A questão da capital*, livre publié en 1877 et résultant du voyage de l'auteur au Brésil la même année, est une réponse aux enquêtes contenues dans le *Memorial Orgânico*, texte de portée historico-politique publié entre 1849 et 1850, de même que dans la première édition de l'*História geral do Brazil*. Tel est aussi le cas de son *História da luta contra os holandeses*, ouvrage publié en 1871 et qui consiste en un approfondis-

⁴¹ Vienne, Librairie I. et R. de Faesy & Frick, 1876, p. V.

⁴² J'ai maintenu la plupart des citations de cet ouvrage sans corrections, pour qu'apparaissent la hâte de Varnhagen à publier ses idées ainsi que le peu de cas qu'il faisait du travail de révision de son texte. Dans une lettre adressée à Dom Pedro II, Varnhagen prévient le monarque qu'il est en train de lui envoyer une deuxième version de l'ouvrage, parce que la première se trouve compromise et qu'il veut éviter « des discussions et nuire à la doctrine » : voir *Correspondência ativa, op. cit.*, p. 441-442.

⁴³ La Bibliothèque nationale de France possède les deux versions.

sement du chapitre consacré au même sujet traité dans le Tome I de l'*Historia geral*. Il faut encore ajouter une *Historia da independência*, publication posthume de 1916, mais sans doute rédigée durant cette même période et qui fonctionne comme un épilogue de la grande histoire générale. Dans ce contexte de publications, il importe de prendre en considération la nouvelle édition réalisée par Varnhagen de l'ouvrage *Arte de la lengua guarani, ó mas bien tupi*, du Père Montoya, dans l'introduction duquel il met de nouveau le doigt sur ce qu'il interprète comme une équivoque de la part de Martius concernant la signification des migrations indigènes⁴⁴. En d'autres termes, l'origine des Tupis ne semble pas résulter d'un esprit qu'il faudrait qualifier de sénile ; elle semble être bien plutôt la conséquence d'inquiétudes qui ont accompagné pendant longtemps la trajectoire de l'historien.

Depuis la première édition de l'*História geral*, Varnhagen voyait dans la langue l'unique source fiable pour une étude des Indiens : « Ces gens vagabonds [...] étaient vraisemblablement des émanations d'une même race ou d'une grande nation ; c'est-à-dire qu'ils avaient tous une origine commune, et parlaient tous des dialectes d'une même langue » ; c'est pourquoi la langue est « la seule source pure⁴⁵. » Si pure, claire et distincte que grâce à elle Varnhagen évite les équivoques tellement communes chez les lettrés, les voyageurs européens et les religieux, qui ne percevaient pas que la variété linguistique au moyen de laquelle les populations indigènes se désignaient elles-mêmes n'était rien moins qu'un ensemble de *sobriquets* : « en plus des sobriquets, il y avait un nom général par lequel chaque groupe désignait tous les autres qui leur étaient absolument étrangers [...], celui de *Barbare*, ou dans la langue générale *Tapuy*. D'où l'idée des premiers colons, transmise par les écrivains et à laquelle croyaient encore récemment certaines personnes, de l'existence d'une grande nation Tapuya ; en même temps, les Indiens appelaient les Européens qui n'étaient pas leurs alliés du nom de Tapuyas blancs. Cet emploi barbare nous donnera le droit de les traiter aussi de Barbares, moins par esprit de représailles mais plutôt pour changer de style, et souvent pour plus de clarté, et pour éviter l'abus, autrefois en usage parmi nous, de les nommer Indiens *braves* ou *farouches*. Et nous nous estimons autorisés à suivre cette pratique avec d'autant plus de raison que le grand Antônio Vieira, patron de ces mêmes Indiens, nous en donne l'exemple. Et puis personne ne nous refusera le droit de les appeler Barbares plus qu'ils ne l'ont de chérir au moyen de ce titre les premiers chrétiens portugais et leurs descendants⁴⁶. »

⁴⁴ *Arte de la lengua guarani, ó mas bien tupi*, par le P. Antonio Ruiz de MONTROYA, Natural de Lima, missionario en la antigua reduccion de Loreto, junto al rio Paranapanema del Brasil, Superior en otras y Rector del Colegio de Asuncion, etc. Vienne/Paris, 1876. Éditeur : Francisco Adolfo de Varnhagen.

⁴⁵ *Historia geral do Brazil*, I, p. 98-100.

⁴⁶ *Idem*, p. 103-104.

Là où les imprudents perçoivent la diversité, Varnhagen – chercheur attentif et perspicace ! – perçoit derrière les nomenclatures sauvages une unité, une même origine : la grande nation tupi. Bien qu'ils « eussent été favorisés par des qualités de corps et de sens, il n'en allait pas de même relativement à celles de l'esprit. Ils étaient faux et infidèles ; inconstants et ingrats, et plutôt méfiants. Par ailleurs, ils méconnaissaient la vertu de compassion. Ils n'avaient aucune idée de la morale ; à savoir, celle dont naissent les sentiments de pudeur et de sensibilité, la morale qui respecte la décence et la bonne foi ; et ils étaient dotés d'une brutalité presque grossière, et avaient de la peine à se mouvoir en raison d'un génie flegmatique⁴⁷ ». L'Indien décrit par Varnhagen semble incapable de rompre avec l'état de nature dans lequel il est immergé et qui le rend inapte à accéder à la civilisation moderne.

Voilà pourquoi l'historien ne comprend pas comment, « à la vue de l'ébauche » qu'il a tracée, à savoir la description ethnographique, « sans rien exagérer dans les couleurs, [...] il se trouve encore des poètes et même des philosophes qui insistent à voir dans l'état sauvage le plus grand bonheur de l'homme ; alors que cet état, dépourvu du soutien mutuel de la société et sans terre suffisante à cultiver, depuis toujours, à quelque époque que ce soit, souffre les privations et la faim ; celle-ci transforme d'ailleurs les plus civilisés en cannibales, ce que nous prouvent les histoires de tant de sièges et de naufrages. Non : le Philosophe de Genève guidé par son génie et par ses intentions philanthropiques idéalisa, mais ne connut jamais, le sauvage ! Malheureusement l'étude profonde de la barbarie humaine dans tous les pays prouve que sans les liens des lois et de la religion le triste mortel a une telle propension à la férocité qu'il se métamorphose en animal prédateur⁴⁸... » Seul l'État pourrait contenir et régénérer cette condition. Sans citer Hobbes ou quelque autre *théoricien du contrat* du même genre, Varnhagen soutient que dans l'absence d'un pouvoir central constitué il n'y a pas de salut possible : l'anarchie sauvage n'avait été contrôlée que par la Providence Divine, qui avait établi « que le christianisme vint porter secours à une condition aussi triste et aussi dégradante⁴⁹ ! » De cette façon, le Brésil apparaît comme un héritier de la civilisation transférée par la couronne portugaise, dont l'origine civilisée aurait ses origines chez les Phéniciens, les Grecs et les Romains⁵⁰. La civilisation n'était pas exactement un choix de société, mais plutôt l'effet d'un long itinéraire qui devait être transmis comme un héritage mnémonique de l'être humain, comme un patrimoine culturel et politique sans lequel il n'était pas possible de vivre. La civilisation était vue comme l'évolution historique de l'humanité. Dans ce sens, si la mémoire, comme dépositaire de l'idée de civilisation, est contenue dans tout ce qui émane de celle-ci : les monuments, les penseurs anciens autant que modernes et la religion chré-

⁴⁷ *Idem*, p. 130-131.

⁴⁸ *Idem*, p. 133.

⁴⁹ *Idem*, p. 132.

⁵⁰ *Idem*, p. 134.

tienne, la barbarie et la sauvagerie sont les germes qui la contaminent, qui peuvent la déstabiliser, puisqu'ils sont sans cesse en mouvement et que leur présence est presque insupportable à vivre. Il ne s'agit pas ici d'un débat de thèses sur la *décadence* supposée ou la *perfectibilité* possible des Sauvages, car il pense que la marche de ceux-ci s'est opérée loin de tout contact avec la création, l'imagination et le savoir. Le seul lieu de la barbarie dans la ligne de l'évolution est l'occupation d'un espace itinérant, sans centre, sans fixité, non nécessaire. Pour cette raison, il est seulement possible de le décrire dans cette « structure » spatiale appréhendée par l'ethnographie ou, à la limite, par la philologie comparée. L'histoire – l'historien – n'intervient que pour situer l'espace dans l'ordre du temps.

L'histoire comme énigme des origines

Les Sauvages, les Anciens et les Modernes, la barbarie et la civilisation se croisent et interagissent dans *L'Origine Touranienne des Américains Tupis-Caribes et des Anciens Égyptiens*. Varnhagen explique qu'en étudiant la langue tupi il avait été surpris de rencontrer divers « mots purs grecs » en plus de noter certaines flexions des verbes pour désigner le temps qui passe, le futur et le conditionnel, qui se rapprochaient du latin⁵¹. Guidé par de tels indices, l'historien affirme se consacrer depuis plus de trente ans à l'étude de la linguistique. Initialement, son but était de comparer le tupi et les anciens dialectes grecs et latins, ce qui se révéla un travail infructueux. Cependant, partant d'une inspiration trouvée chez Lafitau à propos de la désignation que les Tupis s'attribuaient à eux-mêmes, Varnhagen se tourna vers l'étude de l'hébreu, du phénicien, du syriaque, de l'arménien, mais sans grands résultats. Il étudia donc l'assyrien (ou babylonien) – l'ancien, précise l'historien-philologue ! –, mais perçut vite que les grammaires étaient très différentes. Il pensa que peut-être une langue antérieure pût lui venir en aide. Il se mit dès lors en quête d'éléments comparatifs dans l'arcadien, mais ses espoirs furent rapidement déçus par la « diversité matérielle des deux langues, par l'absence, avec de bien rares exceptions, du *similitudo verborum* ». Convaincu malgré tout qu'il était sur la bonne voie, il se jeta sur le zend (ou ancien iranien), sur l'arménien et sur l'arien (ou sanscrit) : « dans chacune de ces langues, sans parler des formes grammaticales, les mots d'une nature primitive étaient, en général, assez différents de ceux de la langue tupi », sachant que les éventuelles coïncidences ne faisaient qu'augmenter ses doutes⁵².

Il ne restait que l'égyptien : « je me suis donc voué à l'égyptologie », explique Varnhagen. Ce fut là qu'il entrevit ses premiers bons résultats, arrivant à la conclusion que les Tupis et les Égyptiens « appartenaient à ces races oural-altaïques que l'on dit

⁵¹ *L'Origine Touranienne des Américains Tupis-Caribes et des Anciens Égyptiens*, 1876, p. VII.

⁵² *Idem*, p. IX-X.

généralement touraniennes (comme le basque, le turc et le hongrois) ». Ces conclusions ne furent rendues possibles que grâce à la philologie comparée, « véritable science morale, dont les faits et les inductions sont, pour l'histoire de l'humanité, autant de documents aussi authentiques que ceux fournis par la paléographie ou l'archéologie ». En plus de la philologie comparée, Varnhagen recourut à l'analyse ethnographique pour rencontrer grâce à elle des similitudes et des analogies entre les Tupis et les anciens Égyptiens⁵³. En résumé, l'hypothèse de Varnhagen postulait que les Tupis étaient le produit d'un croisement entre les Cariens (suggestion rencontrée chez Lafitau), peuple navigateur d'Asie Mineure de généalogie turanienne ou ouralo-altaïque, qui auraient pour une grande part émigré vers l'Amérique centrale, et les peuples indiens appartenant à la grande famille mongolique.

Dans le premier chapitre, l'historien traite de la langue générale et des migrations indigènes avant l'arrivée de l'Européen, faisant ressortir la similitude entre les dialectes tupis, guaranis et caraïbes des Antilles, et mettant en évidence une nouvelle fois la direction Nord-Sud du processus migratoire. Il note aussi la fréquence de l'usage du mot *Cari*, tant pour désigner les individus de la race autochtone que les Blancs européens. C'est dans cette partie que nous rencontrons l'explication philologique du mot *tupi*, un composé de *ypi* – qui signifie « le commencement de la génération » – et du préfixe *t* – qui, si l'on en croit le Père Luis Figueira, cité par Varnhagen, rend le nom « qui s'ensuit réflexif de soi-même ». Effectivement, *T-ypi* signifierait « ceux de la génération primitive ». Ainsi, « les autres dénominations adoptées pour désigner les innombrables bandes ou grandes hordes de la dite nation n'étaient que des mots de la langue tupi ». Toujours selon Varnhagen, ces « envahisseurs » parlaient donc une langue « qui sans doute aurait eu jadis plus de culture ». Plusieurs mots originaires de cette langue ancienne auraient été adoptés par les Européens : « si par le fait de l'adoption de tant de mots l'Europe n'a pas dédaigné de rendre hommage à une telle langue, elle ne pourra certainement pas recevoir avec indifférence les preuves de ce que cette même langue, qu'elle a trouvée dans la bouche de sauvages américains, pourra bien être la même langue qui fut parlée jadis dans l'ancien continent par un peuple proche parent des Égyptiens et émigré en Amérique à travers de l'Atlantique ». L'historien rappelle que déjà chez les auteurs anciens nous rencontrons la croyance dans l'existence de terres outre-mer, et en se basant sur ce que disent Homère, Platon, Pline et Diodore de Sicile, il cherche à montrer les capacités de certains peuples à réaliser la traversée par voie maritime ou terrestre. Les Modernes, comme Antônio Herrera, João de Barros, les pères Anchieta et Montoya, et Wilhelm von Humboldt, parmi d'autres – surtout des auteurs de grammaires tupi et guarani –, participaient aussi à cette opération destinée à prouver un ensemble de suppositions, pour la majeure partie des arguments linguistiques ou des rapports avec la culture matérielle⁵⁴.

⁵³ *Idem*, p. X-XI.

⁵⁴ *Idem*, p. 1-24.

Dans le deuxième chapitre, le viconte de Porto Seguro propose une étude des analogies les plus évidentes entre différents mots tupis et leurs rapports avec les langues du monde antique. Pour lui, il ne fait pas de doute que des mots comme *cuñam* (femme) et *oka* (maison) proviennent respectivement des vocables grecs γυνή et οἶκος. Le vocable égyptien *ia-cy* (lune ou mère des fruits) « rappelle, dit-il, assez celui d'*Isis*, donné aussi à la lune, considérée comme la mère des fruits et, selon Hérodote, objet de la plus grande dévotion des anciens Cariens ⁵⁵ ». Des verbes comme aller et naviguer, présents dans la langue tupi sous la forme *atá*, trouvent un correspondant en langue égyptienne : *ata* ; le verbe *teça* (voir) en tupi serait l'équivalent de *teka* en égyptien ; un adverbe comme *ceté* (toujours) en tupi serait le mot *Zaa-tet* égyptien, tandis que *tequenô* (voilà) en tupi correspondrait à *tekennu* en égyptien. Les sources linguistiques anciennes proviennent de Plutarque et aussi de Modernes : du XVIII^e siècle, le théologien Paul Ernest Jablonsky, spécialiste des manuscrits coptes trouvés dans les bibliothèques d'Oxford, de Leyden, de Paris et de Francfort ; du XVI^e siècle, des jésuites et des récits de voyage tels que ceux de Colomb, Léry et Las Casas ; du XIX^e siècle, le poète brésilien Gonçalves Dias, par ailleurs auteur d'un dictionnaire de la langue tupi. Niebuhr figure à côté d'un certain Brugsch, avec l'apport de références linguistiques touchant respectivement à la langue arabe et égyptienne. Varnhagen n'hésite pas à établir des comparaisons et des parallèles avec des mots assyriens, acadiens, turcs, hongrois et même avec le basque qui, selon l'opinion du prince Lucien Bonaparte, dont l'historien partage l'avis, serait une langue touranienne.

Le chapitre suivant est consacré aux analogies, comparaisons et rapprochements entre « certains usages, certaines industries et certaines idées » des Tupis et d'autres peuples, principalement les Égyptiens, car Varnhagen est convaincu « qu'à une même époque donnée, les armes, les inventions et les industries d'une importance générale auraient été autrefois presque identiques chez tous les peuples civilisés ». Les canots des Tupis « n'étaient qu'une fidèle copie des anciens pentécontores des Phéniciens, des Grecs et des Perses ». La preuve, selon Varnhagen : le dessin dans un tombeau de Kom-Ahmar « d'un de ces canots égyptiens ⁵⁶ ». Les armes de guerre sont elles aussi comparables, explique Varnhagen : « Une épée en bronze, trouvée à Thèbes par Passalacqua, et que l'on montre dans le musée de Berlin, ne diffère presque pas, quant à la forme, des *tangapema* des Tupis ⁵⁷. » La flûte double ou simple, le tambour, des paniers, quelques pièces de céramique et l'usage de certains animaux domestiques serviraient d'éléments probatoires du rapprochement entre les deux peuples. Il ajoute le rapport avec les morts : « on sait même positivement des Égyptiens qu'ils leur donnaient des vivres pour le voyage pour l'autre vie. Les Tupis faisaient de même ».

⁵⁵ *Idem*, p. 26-27.

⁵⁶ Dessin que Sir Gardner Wilkinson a reproduit dans son remarquable ouvrage [*Manners and costumes of ancient Egyptians*, 1837], *idem*, p. 45.

⁵⁷ *Idem*, p. 44-49.

Pour Varnhagen, il n'est pas jusqu'à certaines vanités qui ne soient semblables elles aussi : « Les anciens Tupis ne donnaient qu'à eux-mêmes le nom de véritables hommes *aba-été* ; or, nous savons par Hérodote que les Égyptiens aussi ne donnaient qu'à eux-mêmes le nom de *pi-romis, les hommes* ⁵⁸. » D'autres rapprochements sont opérés, comme le type physique des uns et des autres et l'usage de certains ornements.

Dans le quatrième chapitre, l'historien se consacre à la comparaison des superstitions des Tupis et des Égyptiens. En premier lieu, la légende de *Sumé*, « dans l[a]quel[le] les traditions des premiers colons européens, au commencement du XVI^e siècle, prétendirent voir la présence de l'apôtre des Indes St. Thomas », thème au sujet duquel Varnhagen publia un texte de fiction en 1855 « en style oriental ⁵⁹ ». Toutefois, « au point de vue historique, nous avons déjà fait en 1854 la remarque que la tradition devait être venue d'un autre pays avec les envahisseurs Tupis ». Dans ce sens, il n'est pas impossible, selon lui, que le dieu *Smot*, « un dieu égyptien incertain, qui, si c'était un dieu seulement des étrangers, pourrait bien être celui des ascendants des Tupis ». La foudre trouve aussi un correspondant : pour les Tupis, *topan* ou *tupan* pourrait être un souvenir des anciens Égyptiens, « soit dans leur mot *to-pan*, le même *pan* égyptien appelé aussi *khen*, auquel toute l'Égypte rendait hommage, et qui correspondait à Jupiter (et par conséquent ayant rapport avec la foudre), soit dans le terrible être malin nommé *typhon* ». Selon Plutarque, comme l'explique Varnhagen, « les Égyptiens s'efforçaient d'apaiser ce mauvais génie par des sacrifices ». Quant aux Tupis, « dans leur fureur pour quelque contrariété, ils tiraient également des flèches contre le ciel ». Et le comble pour Varnhagen était que les missionnaires au Brésil avaient adopté le nom de *tupan* pour désigner aux Tupis le mot *Dieu*, qui « pourrait bien plutôt s'appliquer au *Diable* ⁶⁰ ». Varnhagen se sert même de la circoncision, qui aurait déjà été pratiquée par les Égyptiens, pour produire la convergence : « cependant nous savons que les Tecunas, de l'Amazonie, au-delà de l'embouchure du Javary, ne manquait pas de pratiquer cette opération » ; néanmoins, dans ce cas, il admet une certaine exagération : c'est que, par rapport aux Tupis, il ne disposait pas de données suffisantes ⁶¹. L'historien décèle encore d'autres indices, comme le culte à la chouette ou l'usage du *botoque* ou *métara*, un instrument qu'un numismate aurait également découvert en Égypte.

Dans le cinquième chapitre, il recherche les ascendants des Tupis. Ce faisant, il compare la dénomination que s'attribuent à eux-mêmes les *Cárys* et les observations d'Hérodote et de Strabon concernant les Cariens, peuple de navigateurs qui aurait maintenu des relations avec les Égyptiens. Chez Pausanias, il étudie le souvenir d'un voyage lointain des Cariens ⁶² : « cet écrivain nous dit avoir entendu dire à un Carien,

⁵⁸ *Idem*, p. 56-57.

⁵⁹ *Sumé, lenda mytho-religiosa americana*, Madrid, 1855.

⁶⁰ *L'Origine Touranienne des Américains Tupis-Caribes et des Anciens Égyptiens*, 1876, p. 61-64.

⁶¹ *Idem*, p. 67.

⁶² Hérodote (Livre II, 61) ; Strabon (Livre XIV, 2) ; Pausanias (I, 23).

qu'ayant pensé à se transporter en Italie, il était arrivé, poussé par le mauvais temps, à un archipel, dont les îles étaient habitées par des sauvages ». Pour Varnhagen, il est « évident que cette narration suppose le retour des navigateurs », ce qui pourrait expliquer « la certitude avec laquelle les écrivains grecs font des allusions aux terres d'un autre continent à l'ouest ⁶³ ». Les Cariens auraient donc eu, comme les Phéniciens, un rôle comme peuple navigateur, fait mentionné par Thucydide – avec lequel Varnhagen n'est cependant pas d'accord – sur base des propos de Franz Karl Movers concernant la disparition presque totale des Cariens ⁶⁴. Vers la fin du VII^e siècle avant notre ère, les Cariens se seraient établis sur les bouches du Nil et auraient été forcés de laisser l'Égypte durant un siècle et demi pour ne pas souffrir la domination de Cambise II : au lieu de se soumettre, les Cariens « ayant à leur disposition le port de Neucrâte, avec nombre galères, auraient alors entrepris en masse une émigration par mer. [...] Il n'est donc pas impossible que, pendant le trajet, dans des transports mal appareillés vu la précipitation de la fuite, quelque tempête les eût surpris au-delà du Détroit, dans l'Atlantique, et, à l'aide des courants du *Gulf Stream*, les eût poussés tous en Amérique, où d'autres inductions nous font croire que les Cariens ont dû arriver en masse pour implanter leur langue ⁶⁵ ». À ces conjectures, Varnhagen ajoute, sur base d'analogies linguistiques, cartographiques et archéologiques tirées des œuvres d'Homère, de Pausanias, de Denys de Halicarnasse et de Movers, la reconstitution du contexte historique supposé du processus migratoire des Cariens en Amérique ⁶⁶.

Ensuite, dans le sixième chapitre, l'auteur veut démontrer au moyen de certains vestiges comment se réalisa l'hypothétique *invasion*, l'occupation de l'espace et la formation de la grande nation indigène. Les récits passés de génération en génération autour de plusieurs enlèvements de femmes seraient l'une de ces pistes. Les envahisseurs seraient majoritairement de sexe masculin : « cela aurait commencé déjà aux Antilles, et aurait donné lieu à la tradition de fuite de quelques-unes, nouvelles Amazones ». Varnhagen essaie de prouver cette pratique à partir du parallèle suivant : « Ce nouvel enlèvement de Sabines se justifie parfaitement, pour la conservation de la race chez un peuple qui, comme plusieurs autres de l'antiquité, y compris les Hébreux, ne regardait, pour les races, que le côté du père, ou comme dit Diodore, chez lesquels les fils ne considéraient devoir leur existence qu'à leurs pères (en latin, *generator*), la mère n'ayant été pour eux à peu près qu'une nourrice ⁶⁷. » Il était possible de vérifier le maintien de cette croyance au sein des Tupis pendant le XIX^e siècle, constate l'historien. Parmi d'autres vestiges qui prouveraient l'invasion, Varnhagen met en avant la simplicité

⁶³ *Idem*, p. 77.

⁶⁴ *Idem*, p. 81-86. Thucydide (Livre I, 4-8) ; F. K. MOVERS, *Das phönizische Altertum* (chap. II), Berlin, 1849.

⁶⁵ *Idem*, p. 87-88.

⁶⁶ *Idem*, p. 89-95.

⁶⁷ *Idem*, p. 99-100.

architecturale des habitations indigènes, qui auraient un rapport avec la condition de guerriers marins des premiers habitants. Pour la même raison, les Tupis n'ont pas réussi à devenir des bergers et à se vouer à la vie pastorale⁶⁸. Plus loin, il cherche à suivre le tracé de l'occupation des Tupis, qui disparaissent quand le chemin est le Nord, mais qui refont surface dans une région du fleuve Amazone : « Ce fut selon toutes probabilités, dans cette vallée que s'organisa, sans doute avec les éléments plus disciplinés de l'expédition, la première nationalité tupi en Amérique⁶⁹. »

Dans le septième chapitre, il revient à la philologie pour commenter certaines particularités grammaticales de la langue tupi, dont les sources principales sont des récits de voyage du XVI^e siècle, en plus des pères jésuites, principalement Montoya, qu'il réédite lui-même au XIX^e siècle. Le dernier chapitre est un petit essai de conclusion dans lequel Varnhagen essaie de décrire et de classer ethnographiquement les anciens Égyptiens et les Cariens, comparant les résultats et la langue tupi. Des auteurs anciens comme Hérodote, Strabon et Maxime de Tyr (en plus de la traduction du *Mithridates*) et modernes comme Philipp Johann Tabbert von Strahlenberger, Julius von Klaproth, Johann Georg Gmelin, Hubert Howe Bancroft et von Martius servent de fondements à ses considérations non seulement comme arguments d'autorité ou en tant que preuves, mais aussi comme éléments constitutifs de l'élaboration narrative elle-même. De cette manière, l'économie du texte de Varnhagen acquiert une forme et un potentiel rhétoriques de nature à interpeller ses lecteurs⁷⁰.

Pour finir, l'historien synthétise sa thèse avec les réflexions qui suivent : « 1. Parmi les Tupis, les canots, les armes et un grand nombre d'usages et d'outils étaient identiques à ceux des anciens peuples de la Méditerranée ; 2. Les Tupis ont dû principalement leurs conquêtes à leurs grands canots de guerre de cinquante à soixante rameurs, comme les anciennes pentécotères, qui ne se rencontrèrent en Amérique que là où leur influence s'était fait sentir ; 3. Dans les Antilles, le souvenir de l'arrivée primitive, sans femmes, de Caribes ou Tupis conquérants était encore assez vif au temps de Colomb ; 4. On rencontre dans la langue tupi un grand nombre de mots⁷¹ des anciens peuples

⁶⁸ *Idem*, p. 101-102.

⁶⁹ *Idem*, p. 103-104.

⁷⁰ Maxime de Tyr, *Dissertationes ex interpretatione Danielis Heinsii*, éditeur John Davis, 1703 ; J. G. GMELIN, *Reise durch Sibirien*, Göttingen, 1751-1752 ; P. J. T. Von STRAHLENBERGER, *Das Nord- und östliche Theil von Europa und Asia*, Stockholm, 1730 ; J. von KLAPROTH, *Verzeichniss der Chinesischen und Mandschurischen Bücher und Handschriften der königlichen Bibliothek zu Berlin*, Paris, 1822 ; H. H. BANCROFT, *The native races of the Pacific States of North America*, New York, A. Appleton, 1875 ; K. von MARTIUS, *Von dem Rechtszustande unter den Ureinwohnern Brasiliens*, München, Leipzig, 1832.

⁷¹ « Ces mots n'auraient certainement pu passer avec les vents, et ils sont en trop grand nombre pour que leur identité puisse être considérée comme fortuite, d'autant plus qu'ils ne sont pas même de nature onomatopéique, selon la théorie du *howhow*. En outre, en nous bornant à deux exemples, que faut-il penser du mot *tai*, fils, seulement dans l'accep-

de la Méditerranée, ce qui ne peut avoir été que la conséquence d'une émigration, à moins que l'on ne préfère croire à quelque miracle, ou bien à un concours impossible de fatalités, qui se seraient donné la main pour induire l'humanité en erreur ; 5. Le nom de Carys par lequel se désignaient les Tupis, nom qu'ils donnaient aussi aux blancs arrivés par mer ; le fait que les Cariens étaient à une certaine époque de grands navigateurs, même dans l'Atlantique, et que, selon Strabon, ils avaient pris dans leur langue (barbare, selon Homère) des mots grecs, donnent en leur faveur toutes les probabilités, quand nous avons montré des mots grecs aussi dans le tupi ; 6. Si cela était, les Cariens seraient un peuple de famille égyptienne, comme les Tupis paraissent l'être, d'après un grand nombre de mots identiques dans les deux langues ; 7. Finalement, il n'y a qu'une émigration par mer qui puisse donner une explication à tant de faits qui la réclament ; soit en supposant que les navigateurs, allant aux anciennes colonies à l'ouest de l'Afrique, aient été entraînés par des tempêtes ; soit en admettant qu'après une grande victoire de leurs ennemis, ils aient préféré se lancer à l'aventure dans leur élément, plutôt que de s'exposer à une capture certaine pour être sacrifiés, ou réduits en esclavage, après qu'on leur eut coupé les mains et le phallus, comme c'était l'usage de l'époque, même parmi un des peuples les plus pieux, comme l'étaient les Égyptiens ⁷². »

Les Sauvages hors du temps

De cette manière, Varnhagen aurait donc prouvé que l'occupation tupi, effectuée au milieu des cruautés, des sacrifices et du cannibalisme les plus grands, fut une invasion, dont l'expiation aurait eu lieu avec Colomb et Cabral.

La réception de ce travail ne fut pas bonne. L'insistance de Varnhagen à publier un livre, en français, ce qui devait en principe augmenter sa capacité à interpeller l'opinion savante, sur la base d'un modèle explicatif tombé en désuétude et sans crédibilité

tion de "l'engendré" (p. 32), dans les deux langues égyptienne et tupi ? Et comment peut-on concevoir, sinon par héritage, la réunion dans les deux langues des trois syllabes successives "te-ke-nu" (p. 38) pour désigner le même adverbe "voilà" ? Donc, puisque dans les langues de l'Amérique du Nord on ne trouve pas de traces du passage de ces émigrants, il n'y a qu'à recourir à une émigration maritime, d'ailleurs plus facile et plus naturelle, comme nous le démontrons. De semblables identités de mots pourraient bien passer inaperçues lorsqu'il s'agit d'un même continent, où il est entendu que des migrations préhistoriques ont toujours existé et où leur présence ne servirait qu'à les confirmer ; mais quand les identités se trouvent dans les mots de deux continents séparés, que l'on soutien[t] n'avoir jamais été en communication, ne viennent-elles pas protester contre ces prétendus isolements ? La question que nous ne faisons qu'aborder, mérite bien d'occuper l'attention des philologues ; et l'étude de la langue tupi, rattachée à l'ancien monde, méritera dorénavant qu'ils lui accordent bien plus de soins que jusqu'ici », *L'Origine Touranienne des Américains Tupis-Caribes et des Anciens Égyptiens*, 1876, p. 156-157.

⁷² *Idem*, p. 156-157.

en Europe depuis les années 1850 (par exemple, la thèse de Christian Karl von Bunsen concernant l'unité linguistique des Américains, des Malais, des Polynésiens et des Australiens au moyen de la catégorie *turanienne* ou du schéma *prichardien* de l'ère victorienne qui recherchait la définition d'une grande famille indo-européenne) rencontra peu d'interlocuteurs tant au Brésil qu'à l'étranger⁷³.

J'ai trouvé peu de commentaires de l'ouvrage. Dans le *Catálogo razonado de la Biblioteca Bartolomé Mitre*, selon Lessa, figure une critique mettant vigoureusement en cause l'autorité du viconte de Porto Seguro⁷⁴. Silvio Romero dans son *História da Literatura Brasileira* déclare que Varnhagen appartenait à l'espèce de « quelques-uns de ces prétentieux bien connus », doté d'une « audace charlatanesque⁷⁵ ».

Il y a peu, Pedro Puntoni affirmait que les conclusions du travail de Varnhagen étaient une « projection de son délire anti-indianiste », et Armelle Enders plaçait l'ouvrage parmi des récits d'origine où des cités perdues et des pierres runiques justifient la « mirobolante » thèse de l'historien. Dans son célèbre article relatif à Jean de Léry, Michel de Certeau mentionne le texte du viconte de Porto Seguro en guise de référence à l'usage du vocabulaire indigène par le voyageur français, mais sans plus de considérations⁷⁶.

Par ailleurs, aussi grande que soit l'assise théorique de Varnhagen, il faut reconnaître que le lien avec la méthode philologique reste primaire et superficiel : des comparaisons d'ordre ethnographique, des sens passant par la médiatisation des dictionnaires, des translittérations sont parfois associés ou confrontés à des signes visuels et à des signifiants appréhendés seulement par le biais d'une dimension phonétique douteuse.

D'un autre côté, indépendamment de son degré d'excentricité, l'attitude de Varnhagen par rapport aux Indiens peut sans doute être comprise à partir de son insertion dans une querelle non assumée et non déclarée au sein de la culture historique du Brésil au XIX^e siècle, mais non pour autant inexistante, entre Anciens, Modernes et Sauvages. Les Anciens apparaissent dans l'œuvre de Varnhagen comme des arguments

⁷³ G. STOCKING, *Victorian Anthropology*. New York, Free Press, 1987, p. 46-77. Sur Bunsen, voir aussi A. SCHNAPP. *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Éditions Carré, 1993, p. 374-375.

⁷⁴ *Séccion linguas americanas* – vol. II, p. 77-92. Je n'ai pas eu accès encore à ce commentaire, mais il est mentionné dans C. R. LESSA, "Vida e obra de Varnhagen", *Revista do IHGB* 224 (juill.-sept. 1954), p. 235.

⁷⁵ S. ROMERO, *História da literatura brasileira* (1888), Rio de Janeiro, José Olympio, 1960, t. I, p. 21.

⁷⁶ P. PUNTONI, "O Sr. Varnhagen e o patriotismo caboclo : o indígena e o indianismo perante a historiografia brasileira", I. Jancsó (sous la direction de), *Brasil : formação do Estado e da Nação*, São Paulo-Ijuí, Hucitec/Ed. Unijuí, 2003, p. 633-675 (surtout p. 671) ; A. ENDERS, *Les visages de la Nation. Histoire, héros nationaux et imaginaire politique au Brésil (1822-1922)*, Paris, Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, 2004, p. 94 ; M. CERTEAU, "Ethno-graphie. L'oralité, ou l'espace de l'autre : Léry", *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, note 7, p. 221.

de preuve ou d'autorité, comme une mémoire et une tradition. Néanmoins, ainsi que Perrault, il les voit « sans plier les genoux ⁷⁷ ». À l'inverse, les Modernes sont peu représentés et tendent à disparaître dans la confusion des sources colligées et citées par l'historien. Dans certains cas, les Modernes représentent un vrai problème à éviter ou à contester, surtout quand ils menacent la transmission mémorielle de la tradition. Paradoxalement, selon l'opinion de Varnhagen semblable à celle de La Bruyère, les Modernes ne perçoivent pas toujours que « nous ne sommes si modernes, serons anciens dans quelques siècles ⁷⁸ ».

Le Sauvage est le point central de la triade, car vers lui convergent des éléments des Anciens, lesquels sont convertis en pratique moderne. Ainsi sous la plume de ce représentant moderne de la science historique, l'Indien serait, au début, digne d'une certaine sympathie (il serait excessif de parler ici de *bon sauvage*). Mais l'expérience et la recherche lui en auraient fait voir la condition *sauvage* et l'état décadent. Dans la publication de 1876, comme pour la *Société des Observateurs de l'Homme* fondée à Paris en 1799, l'Indien devient une figure presque neutre, un document d'archive, un objet de la science, surtout de l'ethnographie et de la philologie comparée : il serait devenu un *primitif*, un témoin des origines de l'humanité ⁷⁹. Varnhagen, cet historien moderne, renvoie les Indiens brésiliens, les Tupis, désormais anciens, dans un passé lointain, supposé historique, quoi qu'il en soit dans un temps qui ne leur appartient plus ⁸⁰.

(Traduction de Dominique Boxus)

Temístocles CEZAR

Université Fédérale du Rio Grande do Sul – Brésil

Directeur d'études invité EHESS (2005)

t.cezar@ufrgs.br

⁷⁷ Cité par YILMAZ, *op. cit.*, p. 16.

⁷⁸ La Bruyère, *Caracteres ou les Mœurs de ce siècle*, Paris, Garnier, p. 11.

⁷⁹ HARTOG, *op. cit.*, p. 215-219.

⁸⁰ Voir aussi J. FABIAN, *Time and the other. How anthropology makes its object*, New York, Columbia University Press, 2002, p. 76-77 ; C. CALAME, "Héros Grecs et Romains pour recomposer une identité du soi. Les approches comparatives de Lafitau et de Vico", in D. FOUCAULT ET P. PAYEN (sous la direction de), *Les autorités. Dynamiques et mutations d'une figure de références à l'Antiquité*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2007, p. 251-267 (surtout p. 262-263).